

II

LA SOCIÉTÉ DE L'AS DE PIQUE.

Vingt jours après les événements si simples qui précèdent, une femme, vêtue d'un vaste châle noir, cachant presque entièrement une robe de soie de même nuance, et dont la tête était recouverte de cette espèce de capote de satin usitée aux sorties de bal, montait rapidement la rue de Clichy. Elle s'arrêtait cependant souvent, et ne paraissait se soucier nullement des passants, étonnés de rencontrer dans cette rue, presque toujours déserte à minuit, une femme qui semblait appartenir à la haute société.

Si cette femme s'arrêtait ainsi, c'est que la montée était rude, et puis, d'ailleurs, peut-être était-elle souffrante; — toujours est-il qu'arrivée à la hauteur de la rue de Milan elle s'arrêta tout à fait. Mais cette fois, c'était sans doute avec une pensée quelconque, car une ombre, noire comme elle, se détacha soudain de l'embrasure d'une porte cochère et la rejoignit vivement.

— Ah ! vous voici Florine, dit la première, j'avais peur de ne pas vous voir.

— Puisque je vous l'avais promis ; marchons, il est tard.

La première s'appuya sur le bras de sa compagne, et toutes deux se remirent à gravir cette montagne qui mène à Bati-gnolles. Parvenues à quelques pas de la barrière, elles ralentirent leur marche.

— J'ai peur, Florine, j'ai peur !

— Bah ! c'est le seul moyen de vous tirer d'affaire.

— C'est vrai ! allons.

— Vous avez votre masque ?

— Oui.

— Eh bien ! nous pouvons les mettre ici ; il ne passe pas assez de monde pour qu'on s'en étonne.

Les deux femmes prirent alors chacune un masque dans leur poche et se l'appliquèrent sur leur visage.

Quelques minutes après, l'une d'elles tira le bouton de la sonnette d'une maison de la rue d'Antin, située à deux pas de la barrière de Clichy et qui débouche sur le boulevard extérieur, en face du bâtiment de l'octroi.

La porte s'ouvrit et se referma aussitôt sans bruit sur les deux femmes, comme si elle se trouvait poussée par un ressort puissant ; mais une main arrêta l'une des deux visiteuses, et aussitôt la lumière d'une lanterne se dirigea vers son visage.

— Alors, — la main ? dit l'homme à la lanterne ?

La visiteuse avança sa main gantée de blanc vers cet étrange concierge qui, satisfait sans doute de son inspection, passa à la seconde femme, laquelle, grâce au temps que prit cette petite formalité, eût la faculté de se préparer à la subir à son tour.

— Passez, fit le cerbère en voilant le feu de sa lanterne sourde.

Celle qui avait été appelée jusque-là du nom de Florine entraîna sa compagne au fond du corridor de cette maison obscure, en personne connaissant les êtres, poussa une porte rembourrée et tendue de serge, et elles se trouvèrent dans une sorte de vestibule faiblement éclairé où commençait un escalier recouvert de tapis. Elles montèrent cet escalier et arrivèrent au premier étage sur le palier duquel était une banquette de velours.

— Il est encore temps, allons-nous-en ! fit la première femme que tout ce mystère effrayait instinctivement et qui se laissa tomber sur la banquette.

— Mais de quoi avez-vous peur ?

— Je ne sais pas.

— Voyons, ma chère belle, ne faites pas l'enfant, — avec les dix louis qui vous restent, vous pouvez gagner dix mille francs.

— Oui ! fit en se redressant celle qui, selon toute probabilité, était tout à fait étrangère à ces pratiques ; — oui, il me faut de l'argent à tout prix !

— A la bonne heure !

La Florine avança alors sa main vers la porte de chêne qui

s'élevait devant elle, et de son petit doigt sec et nerveux, y frappa deux coups d'abord ; puis, après un intervalle presque insaisissable, deux autres coups précipités.

Aussitôt un guichet étroit s'ouvrit dans un panneau de la vaste porte par laquelle la Florine passa sa main gantée de blanc.

— Je ne suis pas seule, ajouta-t-elle.

Sa compagne passa également par le guichet sa main gantée et fermée, et se laissa ouvrir par une personne invisible du dehors.

Cette main contenait évidemment un talisman puissant ; car la porte de chêne tourna soudain sur ses gonds et livra l'entrée de l'appartement au deux femmes masquées.

Une vive lumière régnait dans la première pièce où accourut une servante qui débarrassa les visiteuses de leur coiffes, châle ou pelisse ; mais elles gardèrent leurs masques.

Ainsi que nous l'avons dit, la première de ces femmes, plus grande que l'autre de beaucoup, était vêtue d'une robe de satin noir ; mais ce que le châle avait dérobé jusque-là, c'était un corsage garni de jais et de rubans, s'échancrant assez bas et qui, quoique accompagné d'une guimpe de dentelle noire, laissait voir d'admirables épaules.

— Vous êtes étrangement belle ainsi !... ne put s'empêcher de s'écrier Florine en prenant le bras de son amie pour l'introduire dans un salon voisin, où les lumières tombaient à flot sur le plus riche ameublement.

Il y avait nombreuse réunion dans ce salon ; et l'entrée de cette femme, dont les cheveux noirs se mariaient si bien avec ses vêtements, dont la beauté se devinait malgré le masque et qui s'avancait avec la démarche d'une reine, produisit une certaine sensation.

Cependant il est temps de faire connaître au lecteur dans quelle maison nous avons jugé à propos de l'introduire, à la suite de ces deux femmes.

On sait que les maisons de jeu officielles furent fermées le 31 décembre 1837, à minuit ; mais si cette mesure, réclamée par la conscience publique, a fait disparaître ces tripots qui ont rendu fameux les numéros 36, 113, 127 et 154 du Palais-Royal, — le *Cercle des Etrangers* et le *Frascati* de la rue Richelieu, — le *Paphos* du coin de la rue du Temple, — dans les somptueux appartements qui servent aujourd'hui de magasins de nouveautés à l'enseigne du *Pauvre Jacques*, — si les têtes de colonne ont été coupées, paroilles aux têtes de l'hydre de Lerne, elles ont donné naissance à une foule de tripots clandestins que, malgré sa vigilance active, la police ne parvient qu'à grand-peine à découvrir et à poursuivre.

Au moment où l'année 1838 commença, une association puissante était déjà toute prête à fonctionner et à remplacer occultement la plaie sociale qui, jusque-là, s'élevait au grand jour : enfers toujours béants, où s'engouffraient les fortunes, l'honneur et la vie de tant de malheureuses victimes de l'une des plus vigoureuses passions du cœur de l'homme.

Cette association, dirigée par quelques-uns de ces chevaliers d'industrie de haute volée qui ont leurs livres entrées dans toutes les grandes maisons, était organisée avec un ordre parfait et une méthode des plus ingénieuses. Les précautions, plus que méticuleuses, dont était entourée une affiliation nouvelle indiquaient qu'une volonté ferme présidait, et que ceux qui dirigeaient cette association avaient l'espérance de la voir prendre des proportions grandioses, non-seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir.

Vingt-six membres seulement composaient cette compagnie. Les bases reposaient sur une solidarité complète, dont le premier effet était que tous les membres se tenaient mutuellement et que, par conséquent, un trahison était suivie immédiatement d'une ruine pour celui qui s'en rendait coupable. Choisis, triés avec une scrupuleuse attention, ces membres formaient un véritable noyau d'intelligences qui, avec un noble but, aurait pu peut-être réaliser de grandes choses, mais dont tout l'action, dirigée tout entière à se procurer de l'argent par tous les moyens, ne réalisait que les dehors d'une existence de plaisir.